



Vive le portable !

M-Rose Cornu

Grâce à mon Sano B500i de chez TGM, je suis enfin débarrassé de ma mère !

J'ai lu à plusieurs reprises dans des magazines spécialisés que le portable pouvait rendre malade, eh bien je peux vous certifier que le mien m'a libéré !

Je ne me suis jamais senti aussi en forme.

Évidemment, devant la famille réunie depuis deux jours dans l'horrible appartement de ma mère, je feins d'être mal. Je ne vais pas leur crier à cette bande d'attardés qu'enfin je me sens bien. Ils pensent tous au contraire que je ne peux qu'être effondré, moi qui étais si proche d'elle. Même mes deux sœurs, d'ordinaire si hostiles à mon égard, n'en finissent plus de me reconforter.

Si elles savaient.

Si elles savaient que depuis quarante-deux ans je la subissais. Qu'elle ne m'a jamais laissé une seconde de répit ; Michel par-ci, Michel par-là, mon petit chéri, trésor de sa mère... Elles étaient jalouses de l'exclusivité dont je bénéficiais, mais je n'ai jamais osé leur avouer que j'aurais échangé des milliards de fois ma place avec la leur. J'ai failli tant de fois leur crier que le trésor à sa maman en avait sa claque, qu'il étouffait, qu'il avait envie de l'étrangler ! Mais j'ai toujours été lâche.

Tout petit déjà, lorsque les autres enfants se moquaient de moi parce qu'elle m'accompagnait jusqu'à la porte de la classe, je n'osais pas lui demander d'être comme les autres mamans. Je ne pouvais rien faire sans qu'elle m'ait sous les yeux. Au parc, au judo, au foot. Elle poussait son obsession jusqu'à venir me voir à chaque récréation.

Les autres chantaient « Oh le bébé ! » pendant qu'elle me passait un bonbon ou un chewing-gum à travers le grillage. Elle sentait ma gêne, alors elle disait : « Laisse-les ! Ils sont jaloux, ils voudraient bien que leur maman les aime comme moi je t'aime ! »

C'était vrai qu'elle m'aimait. Elle n'aimait d'ailleurs que moi. Je passais avant mes sœurs. J'étais le dernier, se justifiait-elle. Bien sûr, je l'aimais aussi. Je l'adorais. Mais ce sont les dieux que l'on adore. Et on les craint aussi.

Lorsque je lui en voulais parce qu'elle m'avait humilié une nouvelle fois devant les copains, je la maudissais et souhaitais qu'elle disparaisse. Je ne dormais plus pendant des nuits, terrorisé à l'idée qu'elle l'apprenne et me punisse. Je croyais avoir attrapé un cancer de l'estomac ou des intestins, les douleurs étaient si fortes.

Les cousins viennent d'arriver. « Mon pauvre Michel, elle t'aimait tant ! Cela doit être si dur pour toi. » Sauf que je suis persuadé qu'ils pensent tous que cela doit être un soulagement pour moi, une libération. Et ils ont raison !

Je vais enfin pouvoir traîner en sortant du boulot le soir. Aller boire un coup, me pinter la gueule, fumer deux paquets de clopes par jour si ça me chante ! Rencontrer des tas de nanas ; des rousses, des blondes, des grosses, des maigres. Tiens, des noires aussi !

J'avais toujours fait ce qu'elle souhaitait. J'avais épousé trois filles qu'elle avait successivement jugées formidables pour ensuite les trouver horribles. Elles me sommaient de choisir mais je ne pouvais le faire par crainte des représailles divines. Alors elles partaient, lassées d'attendre que je me comporte en homme. Et ma mère me récupérait : « Je t'avais bien dit qu'elle n'était pas assez bien pour toi, celle-là. Elle ne te connaissait pas. Moi je sais ce qui est bien pour toi ! »

Quand je pense que je vais pouvoir faire ce que je veux à partir de maintenant, j'ai envie de hurler. Je pourrais le faire, tous ces imbéciles penseraient que je pète un plomb de chagrin.

Elle a eu une excellente idée en me proposant de me payer un portable pour qu'elle puisse me joindre, elle et elle seule, nuit et jour lorsqu'elle en éprouverait le besoin. Au départ, elle avait essayé de se limiter. Elle n'appelait que deux fois par jour et je devais m'assurer que tout allait bien chaque soir avant qu'elle se couche.

Et puis elle s'était laissé aller. Elle appelait toutes les heures. Pour me dire qu'elle allait bien, que je ne devais pas m'inquiéter – je ne m'inquiétais pas. J'avais tenté de lui expliquer que certaines fois, j'étais en réunion de travail et que c'était la

raison pour laquelle j'éteignais mon portable. Elle alertait toute la boîte jusqu'à trouver quelqu'un qui me passe le téléphone.

J'avais craint pour sa santé le mois dernier. Elle avait fait un malaise en m'attendant avec son caddy devant le supermarché pendant que je récupérais la voiture. Les pompiers étaient venus. Elle avait subi quelques examens et ils avaient décidé d'une petite intervention pour déboucher ses carotides. Elle avait tellement pleuré : « Que vas-tu devenir si je pars ? Mon pauvre petit ! »

Et puis elle avait retrouvé la pêche. Pour mieux me harceler, pour mieux me pourrir la vie. Je craquais parfois. Pas grand-chose. Je disais juste : « Maman, tu ne crois pas que tu exagères ! » J'avais droit à des mètres cubes de larmes : elle s'était sacrifiée pour moi. Avait payé mes études – sur place, il fallait que je rentre chaque soir. Ne méritait pas que je la traite comme ça, elle qui avait élevé seule ses trois enfants depuis la mort de mon père. Je cédaï et lui demandais pardon. Je la serrais dans mes bras en m'imaginant l'étrangler ou la poignarder violemment.

Je sors prendre l'air, je ne les supporte plus.

Lorsque je l'ai vue morte, les pompiers venaient d'arrêter le massage. J'ai cru qu'il ne s'agissait pas d'elle. Ses traits avaient changé. Je suis resté à la regarder pendant longtemps sans pouvoir réagir.

Les pompiers ont essayé de me reconforter. « Elle n'a pas souffert, Monsieur, ou très peu. » Mais je n'avais pas besoin d'être consolé. J'aurais sauté au plafond pour exprimer ma joie. Je me disais que cela ne durerait pas, que je serais effondré sous peu.

En fait, depuis deux jours, je me sens détendu, prêt à soulever des montagnes. Je vais accepter cette mission en Afrique. Je me taperai quelques Blacks au cul bien ferme et ensuite je me prendrai deux mois de vacances. Quand je pense à tous ces congés en retard parce que je n'osais pas la laisser quelques jours et que je refusais de passer mes vacances à l'accompagner chez ses amies séniles !

Je rentre. Je fouille mes poches pour trouver un mouchoir. Je tombe sur le portable. Son portable. Le cordon qui me maintenait à elle nuit et jour. Je n'en aurai

plus besoin désormais. Autant m'en débarrasser. Je m'approche du cercueil. Je fais mine de me pencher pour l'embrasser et la tenir contre moi, la sensation de sa joue si froide me donnerait presque envie de vomir. Je glisse le portable sous son oreiller. Je retourne m'asseoir.

L'idée ne m'avait jamais effleuré avant. Je ne me serais jamais cru capable de préméditer un truc pareil. Cela s'était déroulé simplement.

Elle m'avait appelé. Je roulais. Je revenais d'une réunion à cinquante bornes de notre patelin. À sa voix j'ai senti qu'elle n'allait pas bien, que c'était sérieux. Mais la réception était mauvaise. J'entendais les mots hachés. Je suis passé sous un pont, je ne captais plus rien. En sortant du pont je l'ai entendu pleurer. Elle avait certainement une crise cardiaque. Elle parlait de douleur à la poitrine. J'ai pensé : « Imbécile, tu ne peux pas appeler le SAMU au lieu d'appeler ton fils chéri ! »

Et c'est là que l'idée m'est venue. Je voyais un tunnel au loin. J'ai dit : « Maman, raccroche ! Je ne te capte plus, je vais passer dans un tunnel ! Je te rappelle ! Ne bouge pas et n'appelle personne d'autre, je te rappelle ! »

Et je n'ai pas rappelé. Si, mais au moins dix minutes plus tard. Je me suis arrêté sur une aire, j'avais peur que l'émotion ne me fasse faire une connerie en conduisant. J'ai rappelé. Le téléphone a sonné dans le vide. Je l'imaginais à terre. Mon cœur battait vite, j'avais les tempes en feu. J'ai réessayé cinq minutes plus tard. Ensuite j'ai appelé les pompiers.

Est-ce que j'ai tué ma mère ? Je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que je suis sacrément heureux qu'elle soit morte.

Les gars des pompes funèbres sont là. Avec un flic ou quelqu'un de la gendarmerie pour la mise en bière. Tout le monde est autour du cercueil. Il paraît que c'est le moment le plus dur. Je pleure comme un veau. Mes sœurs serrent mes mains, fort. Les hommes visent le couvercle avec des visseuses à pile, bravo le progrès !

Personne ne parle. On entend des soupirs et moi qui renifle. Un portable sonne. Quel est l'idiot qui n'a pas pensé à couper son portable ? Ça ne se fait pas de laisser un portable allumé lors d'une mise en bière. Tout le monde se dévisage, attendant que le coupable coupe cette sonnerie débile.

Et je me marre en pensant que cela ne va pas être possible, à moins que l'on ouvre le cercueil.